

Bernard Foccroulle : “L’opéra doit descendre de son piédestal”

Rencontre Martine D. Mergeay

Cet été, Bernard Foccroulle signera sa douzième et dernière saison à la tête du Festival d’Aix-en-Provence. Avant cela, il aura dirigé la Monnaie durant quinze ans, poursuivant et amplifiant le mouvement lancé par Gerard Mortier au début des années 80. Tout cela sans abandonner son identité d’interprète – il aura notamment bouclé son intégrale Bach et gravé les intégrales de Buxtehude et, tout récemment, de Matthias Weckmann – ni de compositeur, signant des œuvres de plus en plus larges, libres et personnelles. Ce qui représente quand même un tour de force. Sans présumer de ce que sera l’avenir de cette personnalité protéiforme, le moment était venu de dresser avec lui une forme de bilan.

Depuis vos débuts dans le monde culturel – avant la Monnaie, vous étiez actif aux Jeunesses musicales et dans la diffusion de la musique contemporaine – vous vous êtes toujours profilé comme un homme engagé pour plus d’ouverture, de conscience, de créativité, d’égalité des chances. On peut donc penser que l’opéra a représenté pour vous le vecteur le plus puissant pour concrétiser cet engagement.

Effectivement et c’est la raison pour laquelle, lorsqu’on m’a proposé de succéder à Gerard Mortier – dont j’avais suivi de près le travail –, j’ai fini par dire oui ! Près de trente ans ont passé. Je boucle en ce moment la relecture d’un livre d’entretiens qui sera publié en juin, chez Acte Sud. En dialogue avec des personnalités du monde culturel, quatre chapitres y sont développés : “La force de la création” (Chantal Cazaux), “L’urgence du dialogue interculturel” (Shirley Apthorp), “L’opéra dans un monde globalisé” (Anton Fleurov), “L’opéra dans la cité” (Sabine de Ville). Au terme de ces entretiens, je constate que ma vision du monde de l’opéra est plus optimiste que ce je pensais (sourire). Les créations sont mieux reçues qu’auparavant, le public est en hausse et les opérateurs culturels concernés, plus nombreux.

L’opéra, baromètre de la culture au sens large ?

Il est en tout cas la cristallisation de la culture européenne depuis plus de quatre cents ans. Né en Italie au début du XVII^e siècle, il s’est répandu en quelques décennies, suivant les grands mouvements de l’histoire : la circulation – et l’internationalisation – des artistes à travers toute l’Europe, les Lumières du XVIII^e siècle, les écoles nationales du XIX^e siècle, l’ouverture à l’Amérique du Nord et du Sud (et à leurs influences) au XX^e siècle, et, aujourd’hui, l’implantation en Asie, dans les pays du Golfe et en Afrique du Nord. Où construit-on de nouveaux opéras ? A Rabat, à Casablanca, à Alger, à Tunis, à Bethléem. Où chante-t-on le plus d’opéra ? En Afrique du Sud, où l’opéra fait intimement partie de la culture chorale des communautés noires. Il est toujours intéressant de repérer ce qu’on appelle les “signaux faibles”, annonciateurs de grandes tendances “potentielles” à venir – et donc susceptibles d’être amplifiées ou réduites. On observera, par exemple, qu’en matière d’opéra, les Etats-Unis sont très en avance sur l’Europe et que New York à lui seul compte des dizaines de petites compagnies d’opéra ! Simultanément, on assiste à un mouvement d’accueil de l’opéra à des cultures dont il était jusque-là absent et dans lesquelles il trouve désormais sa place.

Comment élargir la diffusion d’un art aussi mouvant, et aussi puissant ?

Quelques étapes sont essentielles : l’opéra doit d’abord descendre de son piédestal et rejoindre le théâtre, la danse, le hip hop, etc. Descendre de son piédestal ne signifie pas rompre avec le passé, au contraire, il faut maintenir le contact avec cet héritage immense où il y a encore tant à découvrir, mais le monde de l’opéra ne peut pas se limiter à la simple conservation du patrimoine existant, il doit aussi parler de notre époque et se reconnecter aux artistes d’aujourd’hui – compositeurs,

écrivains, poètes, plasticiens, architectes, etc. C'est ce qui est résumé dans le titre du livre que je viens d'évoquer: "Faire vivre l'opéra, un art qui donne sens au monde".

Pour y arriver, deux priorités : collaborer avec des artistes créatifs – je citerai Philippe Boesmans, Fabrizio Cassol, Kris Defoort ou Anne Teresa de Keersmaeker – et associer le public à cette dimension de création dont il (le public) fait fondamentalement partie. Durant ces vingt-sept années, j'ai constaté combien, par l'intensité de leurs réactions, les "primo-spectateurs" ont un pouvoir déterminant, aussi bien dans le réveil des beautés du patrimoine que dans la mise en valeur des créations nouvelles.

Dans cet ordre d'idées, le Festival d'Aix-en-Provence a piloté des actions spécifiques dans la région de Marseille, comment ont-elles été accueillies ?

Que faut-il pour parler d'"opéra" ? Des voix, des instruments, un récit, du théâtre. Je vous citerai l'exemple d'un travail mené au sein de la communauté des Comores (qui représente plus de 80 000 personnes à Marseille) : nous avons commencé par un travail sur la culture comorienne elle-même – à travers quelques berceuses magnifiques – pour aboutir à un petit spectacle d'une demi-heure, magique, bouleversant. Des mamans et des enfants, deux musiciens du London Symphony Orchestra, quatre musiciens provençaux, la remontée d'un patrimoine enfoui et, pour tous, une découverte, et un éblouissement. Nous sommes ainsi en lien avec 5 000 à 6 000 personnes, dans le cadre du secteur "Passerelles" (comparable,

pour la Monnaie, à "Un pont entre deux mondes").

Ce qui touche à un de vos chapitres de votre livre, traitant de "L'urgence du dialogue inter-culturel", une question cruciale à Bruxelles. L'opéra peut-il occuper une fonction dans ce dialogue ?

Oui, c'est une vraie responsabilité, dans laquelle la question des "racines" est incontournable. Tout atteste que celui qui, pour quelque raison que ce soit, est coupé de ses propres racines aura énormément de mal à en trouver d'autres. Or le monde entier se retrouve dans nos villes. Les producteurs culturels doivent donc mettre toutes ces cultures en interaction – en songeant que la première étape est de permettre à chaque communauté de nouer ou renouer le lien avec sa culture d'origine –, ils pourront ensuite enrichir la vie des différentes formes d'art en présence et créer des points de ralliement. Pour ne parler que des musiciens, nous avons besoin de "polyglottes" musicaux, ils sont essentiels dans un monde globalisé. Et, pour en revenir aux "signaux faibles" (et si importants), le vrai travail se fait au contact, de proche en proche, il sollicite la créativité de chaque artiste et de chaque nouveau spectateur, c'est un travail de fourmis ! Mais c'est par ce travail de fourmis – et non par décret – que s'opèrent les rencontres fécondes, la sensibilisation des nouveaux publics, l'ouverture à l'imaginaire, l'essor de la création.